

Terrain vague

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Défaut d'origine

OLIVER ROHE

Terrain vague

Dessins de
ALEXIS GALLISSAIRES

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2005

à H. L. S. qui rend les choses souhaitables.

The pretty vaulting sea refused to drown me.

Le beau caveau de la mer a refusé de m'engloutir.

SHAKESPEARE

SOUVENT il m'arrive de venir dans cette pièce et de regarder la mer. Depuis ce fauteuil et en louvoyant entre les immeubles autour je n'ai pas grand-peine à la voir : cette vue est à peu près tout ce qui me reste. En passant mes journées dans cette pièce et en regardant bêtement la mer à travers la fenêtre j'ai la certitude d'avoir existé. Ici je me dis que j'ai peut-être eu un passé une histoire une vie et c'est déjà beaucoup. Pendant que cette ville en dessous change radicalement de visage et que rien ne semble ralentir sa refonte complète je pense détenir ici, parmi ces murs toujours inchangés et immobiles, comme insensibles à l'écoulement stupide et aveugle du temps, la preuve irréfutable de mon passage. Voilà pourquoi je monte aussi souvent que possible m'asseoir sur ce fauteuil et pense à ces années-là et me dis que tant que ces murs résisteront le temps n'aura absolument aucune espèce d'importance. Quoique.

L'auteur remercie le CNL.

© Editions Allia, Paris, 2005.

En bas il n'y a pas un secteur de la ville, pas

un immeuble, pas une rue, rien qui résiste au désastre permanent de la reconstruction. De nouveaux bâtiments se multiplient à chaque coin de rue comme des métastases délirantes et furieuses c'est à peine croyable. Après tous ces changements auxquels aucune fin ne semble envisagée comment admettre qu'il s'agit de la même ville ? Je ne reconnais plus rien et plus personne ne me reconnaît : je traverse la ville en fantôme. Complètement transparent. Je n'ai pourtant jamais quitté cet endroit tout cela est très étrange. Se sentir comme ça de trop et caduque dans un décor sans cesse modifié de fond en comble. Il n'y a qu'en bas où je me sens de trop ici rien de tel je me sens chez moi. De cet endroit où je peux encore admirer la respiration de la mer je surplombe une ville qui se construit un avenir sans moi. Je suis pourtant au centre. Géographiquement je sais me situer au milieu de l'effervescence et pourtant j'ai la certitude d'évoluer quelque part à côté. Je sais aussi ce qu'ils doivent se dire. Ils doivent se dire : qu'il le garde son taudis en ruine. Ils doivent se dire : qu'il le garde mais surtout qu'il nous foute la paix.

Dans cette pièce tout est jaune et fissuré et vert. Je pense me déplacer dans le seul espace

vert de la ville ailleurs il n'y a plus rien. Souvent je me dis que ces végétations qui séjournent dans les embrasures de ce mur fissuré n'auraient jamais survécu dehors. Dehors on se serait appliqué à les déraciner. A les étouffer brutalement dans du béton et qu'on n'en parle plus. Comme le reste. Je ne sais pas pourquoi ma jambe droite se met à trembler dès que je réfléchis à toutes ces années. Je n'avais jamais eu de tics auparavant, à l'époque où cette pièce n'avait rien d'exceptionnel et où elle n'était, en définitive, qu'une réplique miniature de toute la ville. Le reflet d'une vie même. La végétation séjournait un peu partout – à l'extrémité des trottoirs, au milieu des pavés – et ce n'est que depuis que je vis dans mes souvenirs et parmi ces murs jaunes fissurés que je suis obligé de maîtriser les mouvements hystériques de ma mâchoire. Pour me calmer je prends souvent ce chapelet dans ma main à laquelle il manque l'index et laisse le reste de mes doigts longuement palper ses grains. Je suis capable de passer des heures et des heures entières assis dans ce fauteuil à fixer un point quelconque de la pièce. N'importe lequel. Je n'ai toujours pas modifié la disposition des objets encore éparpillés sur le sol – je n'en ressens pas le besoin. Je laisse scrupuleusement

tout en l'état et rassemble de temps à autres forces pour reconstituer mentalement la course de tous ces objets face à moi. Comment sont-ils venus mourir là autour de mon fauteuil ? Qui les a abandonnés et que sont leurs anciens propriétaires devenus ? Je pourrais émettre quelques hypothèses séduisantes et je pourrais sans trop d'efforts imaginer une infinité de paternités possibles ; mais ce serait inutile. Il y a des années que personne ne les réclame, que personne ne se soucie de leur sort : à quoi bon rassembler mes forces pour retrouver leurs propriétaires. Même mentalement. Peut-être qu'ils sont morts. Non : ils sont morts. Et il ne me reste que très peu de forces.

Personne ne m'interdit l'accès à cet immeuble. Qui en aurait l'envie ou même l'autorité ? Dans la tête de tout le monde c'est comme si cet immeuble – ce qu'il a pu représenter – n'existait pas. Ils ne peuvent pourtant pas le rater : toutes les grandes avenues les routes s'y rencontrent, quel que soit l'itinéraire emprunté, qu'ils déboulent de la banlieue ouest ou qu'ils viennent du nord de la ville, à toutes les heures de la journée, il est impossible de passer outre. De ne pas voir. De ne pas rele-

ver le stigmate. Sans doute l'ont-ils assimilé au point de l'oublier. Avant même qu'il ne disparaisse. Mais je vais bientôt saigner du menton. Pourquoi s'est-elle adressée à moi ? S'agissait-il vraiment de son fils ? A première vue et sur la foi des fissures qui parcourent ces murs jaunes on aurait pu penser que le temps a ici tout rongé sans exception. Se dire : tout est vieux et délabré et mourant. Sur la fin. Mais ce serait faux. Dans cet immeuble et plus spécialement dans cette pièce le temps ne bouge pas, depuis le début il n'a jamais bougé. C'est dehors. En me réfugiant ici j'ai l'impression de ne pas vraiment vieillir. Il n'y a que mon corps qui décline et se tasse. En réalité j'ai surtout l'impression de ne pas vieillir par moi-même, sous l'effet d'une décrépitude dont mes organes seraient la cause, mais d'importer, à chacune de mes incursions dans la ville, dès que mon corps entre en contact avec elle, une vieillesse venue du dehors. Une dégradation physique étrange aux murs de mon refuge. Pourquoi ne me suis-je toujours pas débarrassé de cette masse d'objets qui encombre ça et là le sol de cette pièce ? Pourquoi ne pas tout mettre à la poubelle ? Personne ne viendra me le reprocher ils sont probablement morts. Je ne sais pas si mes séjours fréquents dans ce lieu me sont d'un

quelconque soulagement. Lorsque je monte ici avec un petit sac de provisions pour la journée et un paquet de cigarettes américaines je me dis pourtant que je vais enfin échapper au tumulte de la ville et pourquoi pas recouvrer, parmi ces murs jaunes et cette végétation sauvage, un peu de ma plénitude antérieure. Je me le dis toujours et c'est en partie vrai. Jamais je ne me sens aussi apaisé qu'en regardant la mer – sa continuité, ses habitudes, la monotonie de ses mouvements – depuis mon fauteuil. Mais il y a ces tics et ma mâchoire hystérique. Il y a ces moments de désorganisation soudaine où mes os ne répondent plus de rien, ces moments où ma jambe droite – tremblante, en panique, traquée – s'arrache du reste de mon corps. A l'exception de ceux qui sont internés dans des asiles à peu près tous mes amis sont morts ou en exil. Je suis le seul à qui on a bien voulu foutre la paix. A leurs yeux je ne dois plus représenter aucune espèce de menace : je suis même tout à fait inoffensif. Une sorte de bête domestiquée quelqu'un à qui on aurait supprimé les couilles. Mais tout de même. Dans ma tête quelque chose me dit – bien plus : m'assure – que leur indulgence ne durera pas. Que c'est un piège sournois. Qu'ils finiront bien par s'en lasser. Que tôt ou tard il n'y a pas

de raison. Je ne suis pas si naïf. Couilles ou pas ils viendront me chercher. Le dernier de mes amis était parti dare-dare en bateau avant que toutes nos vies ne s'effondrent. Je l'avais accompagné à un port quelque part dans le Sud en pleine nuit. Il y avait des frégates à une dizaine de kilomètres des côtes. J'avais roulé à toute vitesse et phares éteints pour qu'on ne nous repère pas. C'étaient les derniers jours de ma vie. Depuis son départ je ne sais pas si je peux parler de soulagement. J'imagine qu'en Amérique il s'est trouvé de nouvelles occupations et que sa mâchoire lui obéit encore.

Je ne rends visite à personne. Je ne supporterais pas de les voir tous si amoindris et méconnaissables. On les traite aux électrochocs et on les gave de médicaments. De temps en temps, dans une sorte d'élan de sympathie inexplicable, quand il fait beau, on leur tend des crayons de couleur et des feuilles blanches pour qu'ils y consignent leurs angoisses. Au terme de l'exercice ils finissent toujours par manger leurs fournitures. Tous mes amis internés ont définitivement perdu la tête et sont retournés en enfance. Une enfance abrutée et sans avenir. Ils ne sortiront jamais de là où ils sont c'est acquis. Que viendraient-ils faire dehors ? Constater que

leur monde a disparu et que leurs vies ne se réduisent, comme la mienne, qu'à un fatras de souvenirs insaisissables ? J'ai vu des films sur de vieux prisonniers qui ne supportent pas leur nouveau régime de liberté. Une fois dehors ils perdent effectivement la boule et récidivent de leur mieux pour qu'on les rapatrie vite fait en prison. Ce ne sont pas que des films je ne suis pas dupe. J'aurais peut-être dû moi aussi me faire interner pourquoi pas. On se serait gentiment occupé de moi et je me serais étendu tête et corps assommés en attendant ma mort. Mais ce n'est pas une solution, je ne sais pas pourquoi je le pense, mais ce n'est pas une solution. J'ai toujours aimé Gustav Mahler. Je ne connais pourtant rien à la grande musique. Même à l'époque où je travaillais dans cette pièce sans électricité je me débrouillais pour écouter, comme l'indiquait la pochette, la 5^e symphonie de Mahler – et plus particulièrement l'adagio très lent en fa majeur. Cette manière caverneuse de mettre l'effondrement en musique m'obsédait déjà à l'époque et m'obsède encore aujourd'hui. Mes camarades ne comprenaient évidemment pas mon goût – ma "sensibilité de petit poète", ma "mélomanie de merde" – pour la grande musique ; le plus souvent ils me disaient que travailler en écoutant la 5^e sympho-

nie de Mahler pouvait à raison perturber les gens qu'on emmenait ici. Ils me disaient : éteins-nous cette musique de merde de petit poète tu les rends malades et nous avec. Il suffit que j'écoute aujourd'hui, un peu plus d'une décennie plus tard, cet adagio très lent de Mahler depuis mon fauteuil – comme je le fais à l'instant – pour qu'aussitôt des dizaines de visages défilent et défilent sans interruption dans ma tête. Des gens que nous avons emmenés ici. Que j'ai connus dans des postures exceptionnelles. En écoutant Mahler. Mais des gens dont le visage, autrefois si unique, autrefois si expressif et familier, devient au fil des années de plus en plus abstrait et indistinct. En réalité il m'est impossible d'isoler le moindre visage. C'est un paquet d'images indissociables dans ma tête. Un tas. Pourquoi ces visages m'échappent-ils maintenant ? Est-ce leur nombre considérable ? Le temps qui passe ? L'écoute trop régulière de Mahler ? En traversant tôt ce matin cette ville atrocement transfigurée, sur le chemin de moins en moins familier qui me conduit vers cet immeuble, vers cette pièce où quelques murs chancelants témoignent encore de mon existence, à l'abri de la menace sérieuse qui partout ailleurs – pourquoi m'avait-elle harangué ? Moi parmi tant d'autres ? Ce matin j'ai croisé une vieille dame habillée en